

## Science et inconscience

---

*Galilée<sup>1</sup> (in Dialogue sur les deux grands systèmes du monde) : « je crois déceler chez Saarsi, la ferme conviction qu'en philosophie, il est nécessaire d'appuyer notre pensée sur celle d'un auteur célèbre, et que notre pensée, si elle n'épouse pas le discours d'un autre, doit rester inféconde et stérile. Peut-être croit-il que la philosophie est l'œuvre de la fantaisie d'un homme, comme l'Iliade, où la vérité de ce qui s'y écrit est la chose la moins importante. Il n'en est pas ainsi, signor Saarsi. La philosophie est écrite dans cet immense livre qui se tient toujours ouvert devant nos yeux. Je veux dire : l'univers. Mais on ne peut le comprendre que si on ne s'applique d'abord à en comprendre la langue, et à connaître les caractères avec lesquels il est écrit. Il est écrit dans la langue mathématique ». Pour la psychanalyse, ce livre ouvert est celui des rêves. Quant à affirmer qu'il est écrit aussi en langage mathématique, ça se discute.*

La nouvelle série d'émission de France Culture, « la science telle qu'elle se fait », d'Adèle Van Reeth, m'amène à réfléchir une fois de plus sur ce que je fais.

Le philosophe invité aujourd'hui (9-nov.-15), Jean-Pierre Cléro, insistait sur le fait qu'autour du 17<sup>ème</sup> siècle s'est imposé l'idée de loi se différenciant de l'idée de cause. Les phénomènes ne se produisent pas à cause de ceci ou de cela ; on se contente de décrire le phénomène et cela s'appelle une loi. Il précise que, de cette idée, on va très vite déchanter pour en revenir à une idée probabiliste : une certaine récurrence des phénomènes entraîne l'idée que l'on peut prédire quand il va se produire ou pas.

Je m'étonne cependant qu'il n'ait pas rappelé Aristote, dont c'était la conception, bien avant le 17<sup>ème</sup> siècle. Dans sa « Physique », ce dernier explique comment on sait qu'un corps tombe : parce qu'on a observé à de nombreuses reprises un corps tomber. On en déduit raisonnablement qu'il est probable qu'un corps lâché dans le vide va tomber. Objection : il existe des corps qui montent : la fumée, une plume dans un courant d'air, le feu. Aristote en déduit une conception essentialiste des choses : il y a donc deux sortes de corps, les « corps lourds » et les « corps légers ». Au-delà de l'observation probabiliste, il en déduit une conception idéaliste de la cause : le mouvement ascendant ou descendant de l'objet s'explique par sa tendance « naturelle » à rejoindre le lieu de sa nature : en bas ou en haut.

Galilée va trancher radicalement dans cette conception en unifiant la loi. Il n'y a plus d'essence lourde ou légère des corps mais une relation *entre* les corps exprimée par une équation mathématique :  $e = \frac{1}{2} gt^2$ .<sup>2</sup> Ceci ne dit plus rien ni d'une cause ni d'une essence des objets. D'où sa formule : la nature s'écrit en langage mathématique.

---

<sup>1</sup> in Dialogue sur les deux grands systèmes du monde Seuil, Points Sciences, 2000

<sup>2</sup> Ou, pour s'exprimer plus généralement selon la formule de Newton : La force exercée par le corps B

<sup>2</sup> Ou, pour s'exprimer plus généralement selon la formule de Newton : La force exercée par le corps B sur le corps A est vectoriellement donnée par :  $F_{A/B} = F_{B/A} = G \frac{M_A M_B}{d^2}$

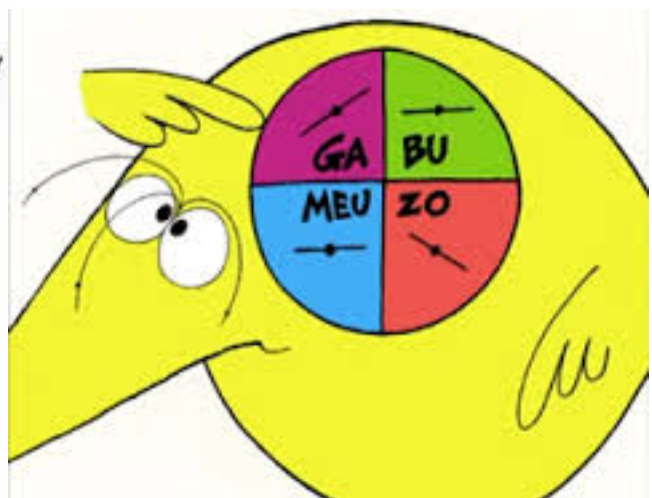
Certes, l'avènement de la physique quantique a amené avec elle un retour à des lois probabilistes. Sont-elles pour autant essentialistes dans la mesure où d'une part, elle parlent des particules en tant que modification locale d'un champ ? D'autre part qu'elle implique de supporter la contradiction entre les conceptions corpusculaire et ondulatoire de la lumière ? On notera que ces deux notions de « corpuscule » et « d'onde », sont de nouveau des hypothèses essentialistes, dont les physiciens se passent très bien en admettant la contradiction. Enfin, il n'est pas évident que la notion même de probabilité soit la même au niveau infra atomique et lorsqu'il s'agit de l'apparition récurrente d'un phénomène dans le monde de notre réalité tangible.

J'en tire des enseignements dans mon domaine, tout en me demandant si le saut entre sciences physiques et psychanalyse est supportable. Peu importe après tout : il s'agit seulement de se donner des bases pour réfléchir.

Je me suis dégagé des pratiques diagnostiques depuis bien des années, d'une part par éthique, d'autre part par méthodologie scientifique. Éthiquement, car je reçois des sujets et non des objets avec des étiquettes, scientifiquement car les étiquettes contribuent à une conception essentialiste. Le sujet « est » ceci ou cela, schizophrène hystérique, ou tout ce que vous voulez. Or, j'ai la conviction qu'aucun sujet « n'est », si ce n'est dans son absolue singularité. Et même à ce niveau, il n'est qu'en tant qu'il fonctionne c'est-à-dire qu'il parle et que, parlant, il se modifie au fur et à mesure de son expérience avec les autres. Il n'a donc pas d'essence. Il a par contre une fonctionnalité, celle de sa mise en rapport avec les autres via la communication dont la parole est l'un des vecteurs fondamentaux (mais pas le seul).

Si on me suit, on comprend que j'ai opéré le passage d'une conception aristotélicienne, essentialiste, psychiatrique à une conception galiléenne, fonctionnelle et relationnelle, donc psychanalytique. La psychanalyse telle que je la conçois, délivrée des étiquettes, y compris « structurales » comme le disent ceux qui ne parviennent pas à s'en passer tout en cherchant à se dédouaner par cet adjectif.

L'autre aspect de la discussion porte sur la différence entre l'universalité d'une loi et la singularité d'un sujet. Le passage d'Aristote à Galilée s'effectue aussi sur cette notion : ce n'est pas l'observation répétée d'un phénomène qui fait loi, mais la loi en tant que bien modélisée elle-même par une expérience de pensée adéquate et bien vérifiée par une expérience pratique tout aussi adéquate. On franchit donc le pont entre une vérité statistique ou probabiliste et une vérité singulière valant pour l'universel. Est-ce que ça confirme que le « réel » (c'est-à-dire la réalité) s'écrit en langage mathématique ? On n'en sait rien, mais on sait que communiquer sur le réel dans ce langage humain convient aux humains car « ça marche ».



On s'esbaudira de la dernière formule : le singulier vaudrait pour l'universel ? Oui car on quitte l'univers de la statistique. Dans celui-ci, la vérité n'est valable qu'en moyenne : il y a des exceptions. Or, il n'y a pas d'exception ni à la loi de la chute de corps, ni à la loi d'équivalence énergie matière ( $E = MC^2$ ). Toute expérience singulière s'inscrit dans le cadre de la loi universelle.

Mais cette singularité peut-elle être comparée à la singularité d'un sujet ? C'est bien là où se situe le problème.

Adèle van Reeth proposait en illustration un épisode des Shadocks qui fait le pont entre les deux disciplines en appliquant sans retenue le vocabulaire de l'une à l'autre. Pourquoi le ciel nous tombe-t-il sur la tête ? Le professeur Shadocko a une illumination : c'est à cause de la tombite<sup>3</sup>, une maladie qui s'empare parfois des objets. Et si les objets tombent plus ou moins fort, c'est à cause de la gravité... de la maladie. On reconnaît bien le point de vue essentialiste aristotélien, qui rejoint au plan de la physique le point de vue psychiatrique.

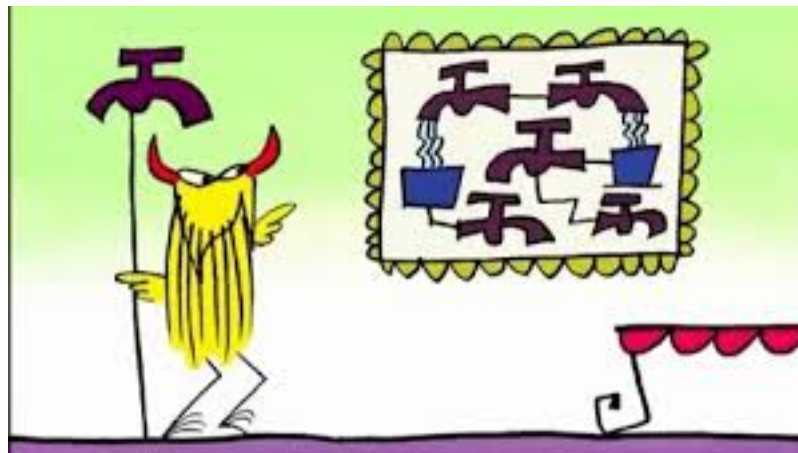


<sup>3</sup> Le professeur Shadocko parlait plus exactement de « tombomanie ». Pour des raisons psychanalytiques évidentes, je préfère le vocable de « tombite ».

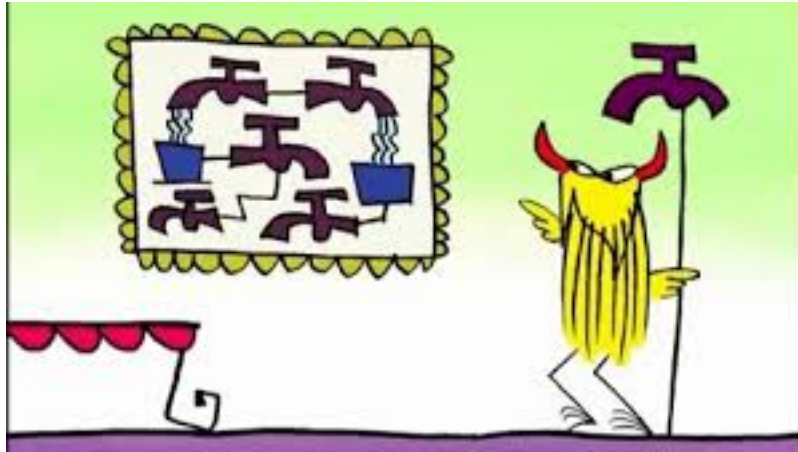
Dans le domaine de la psychanalyse, ce qui semble faire loi, c'est la parole d'un grand homme. Assez généralement, pour affirmer une proposition, on ne se réfère ni à une expérience pratique, ni à une expérience de pensée, mais à ce qu'a dit Sigmund Freud ou Jacques Lacan. On ne se réfère ni à la répétition d'un phénomène ni à sa singularité bien pensée, mais à une citation. Bien sûr et fort heureusement, tout le monde ne fonctionne pas comme ça dans le milieu ; mais ça reste une tendance majeure.

Et moi, qu'est-ce que je fais ? J'analyse mes rêves. Je me réfère à une expérience pratique que j'essaie néanmoins de penser, c'est-à-dire de l'amener à un niveau conceptuel, autant que faire se peut. Pour bon nombre de mes collègues, cela ne vaut pas, car il n'est de vérité que, d'une part dans l'énonciation d'un grand homme, d'autre part dans le secret du cabinet de l'analyste, d'où rien ne sort jamais.

Puisque cette pratique reste interdite au nom d'une éthique du secret à mon sens bien mal venue, une variante consiste à dire qu'en ne travaillant que la théorie, on travaille forcément en fonction de ses intérêts et symptômes inconscients. Ce qui faisait dire à Lacan et à ceux qui le suivent dans cette voie : « à mon séminaire, je suis analysant ». Cela voudrait dire qu'en travaillant dans le domaine de l'universel, on travaille forcément dans le domaine du singulier.



*A priori* l'argument m'apparaît tout à fait spécieux. Il me semble au contraire que cette position est une fuite dans l'intellectualisation, ce que j'appelle : défense intellectuelle contre la castration. Mais je ne peux pas raisonner sur le raisonnement des autres, seulement sur la logique de ce raisonnement. C'est seulement en ce sens que j'énonce cette opinion, qui reste évidemment discutable.



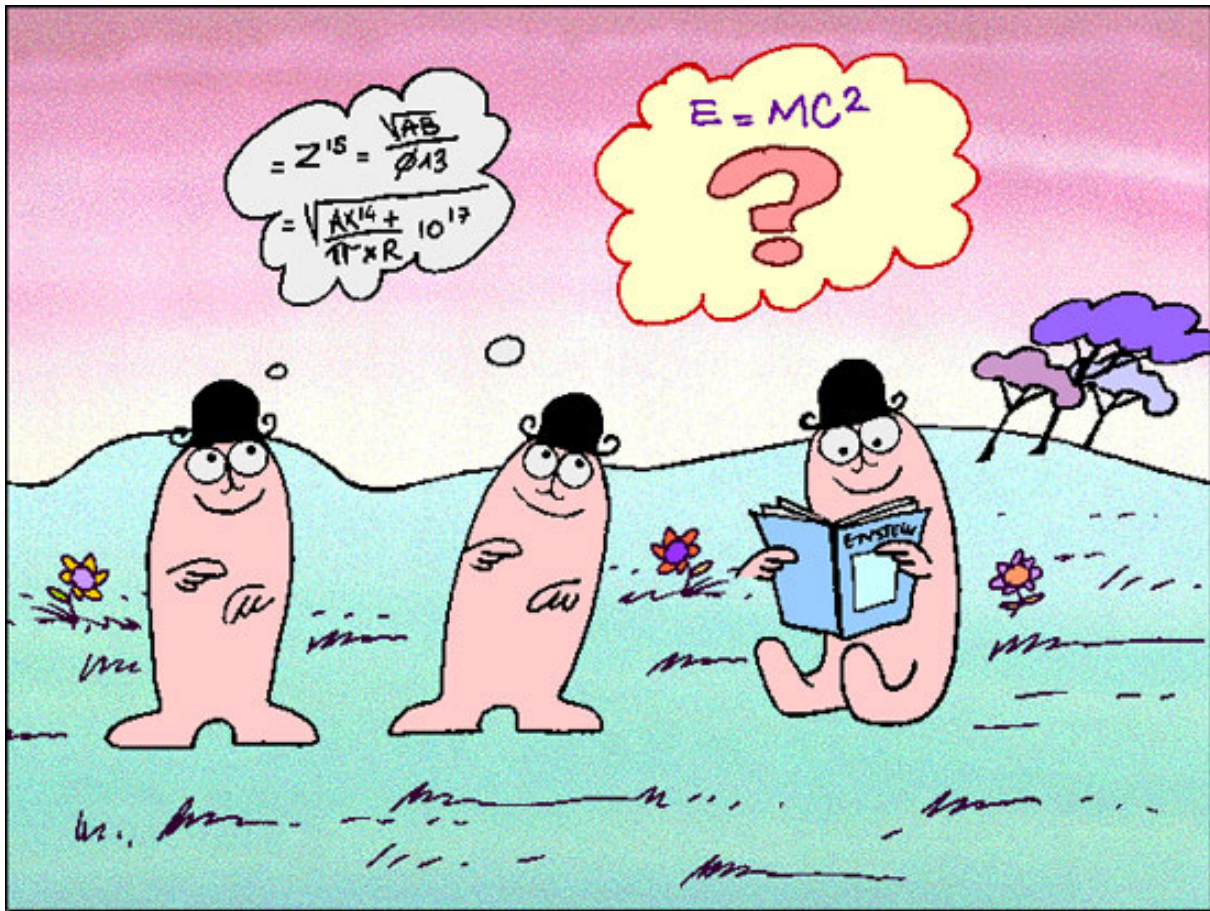
J'ai choisi de prendre le contrepied : en travaillant le singulier, je travaille forcément l'universel, assertion qui se discute, ce pourquoi j'écris aujourd'hui. En quoi serait-elle plus valable que la précédente ? Rien ne permet de l'affirmer, si ce n'est que, au moins, ma référence n'est pas uniquement la parole d'un autre, aussi grand bonhomme soit-il. Seule ma parole, et non celle d'un autre, peut interpréter un rêve qui m'est venu. Cette maxime, qui met en acte le singulier, le théorise comme universel, au moins au niveau de la méthode : c'est vrai pour chacun.



Mon expérience m'a montré que cette position était féconde. C'est ainsi que je suis tombé sur la scène primitive, qui m'est apparue comme un fondement de la psyché alors qu'elle ne me semble guère présente dans les écrits de mes contemporains et quasi absente de l'œuvre de Lacan. C'est ainsi que je suis tombé sur le Réel, pas du tout celui de Lacan qui le confond la plupart du temps avec la réalité. Voir mon dernier livre « Abords du Réel », L'Harmattan, 2015.

(<https://www.youtube.com/watch?v=8fttoyqKpBQ>)

Quand j'écris : « je suis tombé », ce n'est pas que je souffre de tombite, mais plutôt de castration. Ça aussi c'est un fondement qui ne me semble guère faire partie des préoccupations de mes contemporains. « Je suis tombé » signifie que je ne cherchais aucunement ces éléments, que je ne risquais pas de m'y intéresser outre mesure puisque ce n'était pas dans la préoccupation des grands théoriciens, ni de mes collègues. Ce n'est donc pas venu en réponse à un questionnement théorique qui aurait pu se poser comme la manifestation émergée d'une angoisse personnelle et profonde. Voilà une réponse à ceux qui disent qu'une préoccupation théorique reflèterait un tourment inconscient et singulier. Dans mes recherches théoriques, je ne tournais absolument pas autour, ni de la scène primitive, ni du Réel, ni de la castration. Je tournais plutôt autour du nœud borroméen et de la bande de Moebius.



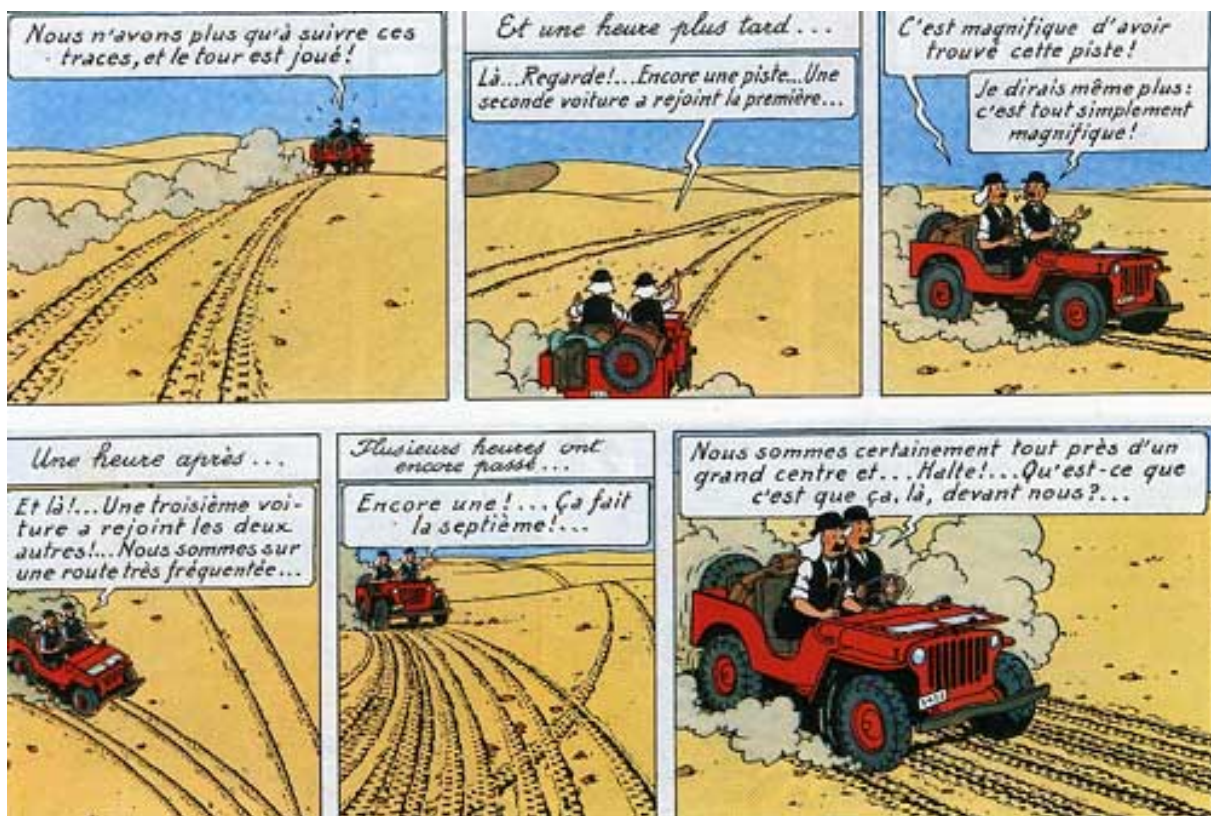
Ces deux dernières figures ornent le fronton du temple où l'on vénère les mathématiques comme langage du réel (c'est-à-dire de la réalité). Si on met de côté l'aspect purement paradoxal de la bande de Moebius qui reflète celui des rêves, ce qui « est tombé » et tout à fait autre chose. D'où mon abandon de l'étude de la topologie, presque pas par choix mais par imposition des découvertes issues de la pratique.

C'est là que revient en force l'argument de ceux qui considèrent l'analyse de mes rêves comme forcément fausse car solipsiste, non obtenue dans le cadre d'une analyse certifiée et estampillée par les institutions y adéquates. J'y répondrai que l'analyse de mes rêves ne se fait jamais en solitaire mais dans l'adresse au public. Je trouve que c'est bien mieux qu'un analyste qui ne répond jamais rien, encourageant un bien plus dangereux solipsisme. Plus dangereux en ce qu'il se paye le luxe de l'illusion de ne l'être pas. Ça m'a permis d'en prendre de la graine auprès de ceux que j'accompagne dans l'analyse de leurs propres rêves : j'ai compris comment les aider à avancer, non en

interprétant à leur place mais en posant la bonne question au bon moment au lieu de rester muet comme une carpe farcie.

Ça m'a fait penser à une allégorie dont je suppose le caractère euristique. L'auteur de cette métaphore étant mondialement reconnu, la démarche paraîtra éminemment soutenable. Il s'agit des Dupont perdus dans le désert, dans « Tintin au pays de l'or noir », par Hergé. Vous vous rappelez ? ils roulent dans le désert sans trop savoir vers où quand une autre piste, c'est-à-dire une autre trace de pneus, vient se marier à leur trajectoire. Ça les rassure : au moins ils ne sont pas seuls à aller dans cette direction. Ils suivent donc la piste un bon moment quand une autre piste encore se joint à la précédente. Puis après encore quelques heures de route, une autre piste encore... les voilà tout à fait rassurés : vu le nombre de véhicules qui se dirigent dans le même sens qu'eux, ils vont certainement vers un point d'eau, la civilisation, des humains.

Or, ils ne se sont pas rendus compte qu'ils tournaient en rond et que la trace qui se joint régulièrement à la leur, c'était leur propre trace qu'ils avaient laissée quelques temps auparavant.



Comment interpréter cette petite histoire ? Mes 4x4 tous terrains (ou : mes tracteurs, enfin ceux qui ont des tracteurs) vont dire : voilà, c'est ce que vous faites, vous ne vous référez qu'à vos propres rails ; vous ne risquez donc pas de sortir de votre tournage en rond. À quoi je réponds : ce qui fourvoie les Dupont, ce n'est pas qu'ils suivent leurs propres rails, c'est qu'ils croient suivre la voie de tout le monde. À l'inverse, croyant suivre une voie bien socialement balisée, je me suis aperçu que mon chemin établi dans ce rapport à d'autres que j'appelle le public, m'entraînait sur d'autres voies bien moins empruntées.

Autre façon de l'entendre, aristotélicienne : la fréquence d'apparition d'un phénomène confine à la loi. Mais ce n'est qu'un point de vue qui se répète, une façon de

se voir tourner en rond sans le savoir, prenant la répétition de l'un pour la validation du multiple.

Un indice aurait pu mettre la puce à l'oreille des Dupont : à un moment, ils découvrent en plein milieu de la piste un jerrycan d'essence abandonné. Chouette ! Un peu plus d'essence en réserve ne sera pas de trop ! Ils s'arrêtent pour le ramasser. C'est en allant la fixer à l'arrière de leur jeep qu'ils s'aperçoivent qu'ils ont perdu le leur ! Ils ne leur vient pas à l'idée que ce jerrycan pourrait être le leur, victime de tombite, tellement ils sont persuadés aller en droite ligne alors qu'ils tournent en rond.

C'est ainsi, je pense, que la gent psychanalytique a perdu de vue la perte du phallus, que je nomme castration. Ou alors ce sont les autres qui l'ont perdu, mais jamais la personne qui parle et donc conduit son véhicule dans les sables. C'est-à-dire que c'est une généralité conceptuelle vidée de sa substance, et non une expérience vécue singulièrement en propre. La métaphore est d'autant plus jolie que l'essence est ce qui donne l'énergie au véhicule comme la castration est ce qui donne naissance à la libido, moteur de notre désir.

La castration n'est pas un objet « en soi » pas plus que le phallus : il n'y a nulle essence dans ce jerrycan ontologique. C'est bien d'une relation dont il s'agit : la mise en rapport d'un sexe avec l'autre établie par la mise en rapport de mon sexe avec celui d'une autre. Cette relation s'est établie primitivement dans le rapport que j'ai entretenu avec mes parents, autre ligature relationnelle. Le tout est parlé au « public » ce qui suppose, autre relation, une assomption devant l'autre de ce que l'inconscient me fait dire et agir. C'est bien d'une relation à l'autre qu'il s'agit, non protégée par le sacro saint secret du cabinet de l'analyste. Certes, on y apprend à s'assumer devant un seul mais, apparemment, pas devant tous les autres. Ne risque-t-on pas de s'y voir passer une nouvelle fois à chaque séance, surtout si l'analyste se borne à faire l'oreille passive ?

Alors, en définitive, mon expérience me permet-elle d'écrire les lois découvertes en termes mathématiques ? Et, subsidiairement : ces lois sont-elles universelles ? Je répons d'abord à la deuxième question : elles sont universelles par hypothèse, et c'est à chaque particulier d'en vérifier l'usage pour lui-même, quitte à en découvrir de nouvelles.

Les réponses à la première question sont plus complexes.

L'Œdipe et la castration sont des lois fondamentales. Elles sont articulées entre elles : la castration se présente comme le châtement d'avoir désiré un parent, châtement accompli pour les unes, menaçant pour les autres. Elles se présentent parfois de manière indépendante.

La castration est l'explication imaginaire que se donnent les enfant pour représenter la différence de sexes, sachant que le sexe féminin n'a pas encore trouvé de représentation à cet âge-là. Lorsqu'il en trouve une, suite aux explications données par les adultes, cela n'efface pas la non-inscription primitive ni son explication imaginaire. Ça les refoule.

La scène primitive est l'une des formes les plus archaïques de représentation de ces deux lois. Dans l'acte sexuel des parents, la différence sexuelle s'aperçoit dans son caractère inexplicable, sauf par la castration. Qu'il soit fille ou garçon, le sujet témoin s'identifie aux deux protagonistes. Il s'imagine ainsi se féconder lui-même, puis résider dans l'utérus maternel.



Le sujet s'identifie aussi fondamentalement au phallus de la mère, toujours en risque de tomber : la séparation de la mère, toujours en jeu dans le quotidien, est vécue comme naissance toujours à rejouer et comme une castration de la mère.

Tout cela se rejoue dans le transfert : c'est une fécondation incestueuse, un séjour dans le ventre de l'analyste, une mise au monde, et enfin une castration. Le tout, pas forcément dans cet ordre là, et le plus souvent, tout mélangé.

Si on veut lire ça sous forme mathématique, on peut se reporter à ces articles : [http://une-psychanalyse.com/calcul\\_integral\\_et\\_differentiel.pdf](http://une-psychanalyse.com/calcul_integral_et_differentiel.pdf).

Ou encore ce très ancien :

[http://une-psychanalyse.com/diagonale\\_de\\_Socrate.pdf](http://une-psychanalyse.com/diagonale_de_Socrate.pdf)

Mais ça ne me paraît pas nécessaire. C'est juste une mise en forme dont on peut fort bien se passer. La réponse que je donne à la question de savoir si l'inconscient aussi s'écrit en langage mathématique est la suivante : non. Ce que je propose est juste une mise en forme montrant que cela est possible, mais non nécessaire.

En revanche l'inconscient doit se dire dans la propre langue du sujet en termes de « je ».

9-nov.-15

